

Une amitié de 60 ans : Souvenirs

Parmi les orateurs de cette journée, je crois être celui qui connaît Jean-Louis depuis le plus longtemps. C'est sans doute pourquoi les organisateurs me font l'honneur de me confier cet exposé d'ouverture qui a l'originalité, avec celui d'André Warusfel, de ne pas traiter une face de notre ami, mais tout ce dont, pendant 60 ans, j'ai été témoin, au risque d'être subjectif et de parler aussi de moi, même si j'ai sollicité d'autres témoignages. Un exposé en cinq actes, comme les tragédies classiques, mais à l'opposé de leurs règles : plusieurs lieux, bien des jours, une gerbe de faits accomplis : Taupe, École, Nancy, Ministère, Épilogue.

Taupe : rentrée 1952 à Louis-le-Grand. Nous qui y avons fait notre math sup voyons apparaître un nouveau, venant de Roubaix et Lille, avec sur l'œil une balafre de guerre. La classe est celle de Cagnac, auteur d'une œuvre en quatre tomes qu'on appelait « les aventures du Commissaire Cagnac » : les anciens comprendront. Jean-Louis donne l'impression de déjà tout savoir et nous ouvre d'autres horizons, son thème favori étant l'intégrale de Lebesgue, nom pour nous inconnu. Il vise l'École normale, ce qui fonde notre amitié car c'est aussi mon cas. L'année se termine par les concours que la proximité alphabétique de nos noms nous vaut de vivre côte à côte ; mais je garantis n'avoir pas cherché à en profiter ! Après avoir vécu ensemble la lecture de l'admissibilité rue d'Ulm, copieusement arrosés par les élèves de la promo précédente, puis échangé avec lui sur nos planches d'oral, je repars en Lorraine. Jean-Louis m'a proposé de me tenir au courant du résultat final par télégramme. Le jour dit, énervé par l'attente, je prends mon vélo pour quelques kilomètres. Au retour, un papier bleu dont le texte me reste en mémoire : « reçu quatorzième mille quatre cent quarante félicitations » ; « reçu » me suffit, je ne comprends pas tout de suite que l'entier naturel 1440, ce sont des points et non des félicitations. Jean-Louis est aussi admis, en meilleur rang, ce qui est juste.

L'École... la seule pour nous et nos camarades : maintenant, j'emploie le jargon normalien. Les « conscrits » n'ont pas droit à une « thurne » individuelle, mais à un box pour dormir, ce qui est déjà mieux que le dortoir du lycée, et pour travailler une pièce à quatre au niveau du « bassin aux Ernests » : nous sommes libres de choisir avec qui. Là, Jean-Louis joue un rôle clé : notre amitié de taupe nous conduit à nous rassembler tous deux ; mais, à l'oral du concours, il a sympathisé avec le « cacique » Gabriel qui, lui, a connu le stéphanois Martin, futur inspecteur général. Nous suivons les cours de la Sorbonne. L'analyse classique, qui nous avait passionnés en taupe, semble à bout de souffle chez Valiron et Jean-Louis conseille de lire plutôt le vieux Goursat. Heureusement, les cours de l'École ouvrent sur ce qui n'avait aucune place en taupe : topologie générale pour Henri Cartan, algèbre linéaire avec Laurent Schwartz. Le contraste est d'ailleurs le même en physique. Mais, en janvier 1954, Valiron est remplacé par Gustave Choquet et l'esprit de la Sorbonne se modernise. Les math de seconde année accentuent l'ouverture, avec notamment Cartan en topologie algébrique, Lichnerowicz en calcul tensoriel et Louis de Broglie, prix Nobel. En troisième année, nous préparons l'agrégation, ce qui ne semble pas passionner Jean-Louis. Ce que je retiens de lui au cours de ces trois ans est une ouverture au-delà de sa discipline : plusieurs physiciens deviennent ses « potes », avec qui rigoler, prendre le café, festoyer - Jean-Louis était gourmand - mais aussi échanger. L'un d'eux le surnomme Sam, dans un énorme éclat de rire... parce que « samovar ». Plus tard, il étendra cette amitié à leurs épouses et elle résistera au temps, au moins pour ceux qui fréquenteront le Briançonnais de son chalet. Cette ouverture ne se limite pas aux scientifiques : dès la première année, notre table du « pot », outre les quatre de notre thurne, comprend autant de littéraires. Il participe au groupe « tala », il en est même « vice-prince » : jusqu'à la mort, il conservera sa foi chrétienne, sans ostentation ni étalage, qui ne limite pas son ouverture, mais la renforce. Au-delà de l'École, il donne gratuitement des

leçons à des « tapirs ». Je retiens aussi chez lui une certaine distraction : il se déplace dans Paris sur un scooter qu'un jour, à table, il découvre brusquement avoir oublié quelque part, sans savoir où.

Acte 3, six ans après : *Nancy*. Depuis 1959, j'y enseigne au lycée, en taupe. Mais c'est la capitale de Bourbaki en France, le « Nan » de Nancago, et Henri Cartan y envoie les plus brillants des normaliens. En 1962, après son bonvoust, Sam arrive comme « chargé d'enseignement », c'est-à-dire maître de conférences - aujourd'hui on dit professeur de seconde classe - mais intérimaire en l'absence des titres requis. Il restera treize ans. Ce qui me frappe, c'est le souvenir vivant, 40 ou 50 ans plus tard, qu'ont ceux, étudiants et enseignants, qui l'ont côtoyé, certains sont ici : éternel costume gris, cravate tirebouchonnée, regard vif et perçant, grosse serviette qu'il porte toujours sans l'ouvrir jamais. Ils parlent du séminaire du département de mathématiques, où il était seul à oser poser de vraies questions ; un jour qu'il commence « *Pourriez-vous me préciser ce qu'est...* », peut-être un piège pour l'orateur, un collègue s'amuse à voix haute : « *Comment, y aurait-il quelque chose qu'Ovaert ne connaisse pas ?* » De fait, la culture mathématique de Sam est encyclopédique. Mais son objectif est ailleurs : *transmettre*. Il forme ses assistants à mener une séance, à rédiger un texte de problème. C'est aussi le moment où il écrit avec Chambadal le monumental cours en quatre volumes destiné aux étudiants des classes préparatoires et du premier cycle, entre autres. Avec les étudiants, au début, son attitude est « exigence-bienveillance » : son cours vole haut, mais à l'examen il est indulgent. Plus tard, il cherche à les stimuler, par exemple en leur demandant de rédiger une partie du cours. Ce revirement est accéléré par les événements de 68, pendant lesquels il est proche des étudiants, sans démagogie mais à leur écoute, ce qui le conduit à une critique de son propre enseignement. Avec ceux qu'il invite à la Brasserie « de l'Institut » - il s'agit de l'institut de mathématiques et de physique - il ne parle pas que de math : il s'intéresse à ceux qui ont pris des responsabilités syndicales, pour les former, sur les équivalences de diplômes au moment de la réforme Fouchet de 67, plus tard sur le budget des universités. L'un d'eux m'écrit : « *Je ne l'ai jamais rencontré à nouveau, mais il m'a transmis son enthousiasme.* » Il faut rapprocher cela de son engagement au SGEN-CFDT, à Nancy puis à Paris, dans les années qui suivent la « déconfessionnalisation » de la CFTC en 64, puis la loi Faure de 68 : Jean-Louis Piednoir va en parler. Pour moi, je quitte le lycée peu après son arrivée à Nancy, pour rejoindre le CNRS puis la fac des sciences, comme lui chargé d'enseignement jusqu'à ce que je sois nommé maître de conférences, un peu difficilement car, passant à l'informatique, je suis devenu impur pour les matheux. Mais ce n'est pas vrai pour Sam et nous sommes très proches pendant toute cette période. Il vient souvent chez nous, il apprécie la compagnie et la cuisine de mon épouse, il nous invite dans ses restaurants favoris... et nous ne sommes pas les seuls : je l'ai dit gourmand, il est aussi gourmet. Nous parlons pédagogie, structures universitaires : il vit mal l'élitisme de ses collègues mathématiciens ; après 68, il écrit un projet de double organisation de l'enseignement et de la recherche pour sortir de la dictature des disciplines : cela vient d'être réinventé lors de la fusion des universités lorraines ! Depuis plusieurs années, un autre sujet nous est commun : les math dans le secondaire. Il s'agit de dépoussiérer leur enseignement en tenant compte des acquis de la recherche. Le mouvement est national, avec des chefs de file universitaires comme Lichnerowicz et Revuz, et animé à la base par l'APM, très active à Nancy et où je me suis investi dès 1960. En 66, le ministre crée une commission présidée par Lichnerowicz ; très vite, apparaissent de nouveaux programmes, le premier en quatrième si je me souviens bien. Encore faut-il former les enseignants : cette tâche est confiée au CRDP dont le directeur fait appel à nous. L'inspection générale s'inquiète : « *Nous ne sommes pas favorables à cette intrusion d'enseignants du supérieur* », dit Cagnac ; mais, apprenant de qui il s'agit : « *Très bien... ce sont mes anciens élèves !* » En 1970, Sam introduit dans la licence une « unité

professionnelle » pour former les futurs enseignants, avec la collaboration de professeurs en fonction. Trois premiers IREM sont créés, et l'année suivante celui de Nancy : nous avons monté le dossier ensemble et il est entendu qu'il sera directeur. Mais, en haut lieu, on exige un docteur d'Etat et il ne l'est pas. Il me demande donc de prendre le poste, ce qui ne l'empêche pas d'être très actif pour la définition des contenus : apprendre aux stagiaires ces math dites modernes certes, mais aussi réfléchir à leur pédagogie. Car régnait alors la naïveté de croire qu'il suffisait de décalquer l'enseignement universitaire : une attitude qui conduira à ce qu'il faut bien appeler un échec. En 1973, il n'y a plus de difficulté pour que je lui passe la direction. « *Pour moi et pour mes élèves, écrit une formatrice de l'époque, les années que j'ai passées à l'IREM ont été d'une richesse qui me fait encore rêver.* » Mais le quiproquo sur la direction était un avertissement : en 75, puisque des titulaires sont disponibles, les chargés d'enseignement sont éjectés. Il ne le manifeste guère, mais pour Sam c'est une épreuve. Il quitte rapidement Nancy et l'enseignement supérieur, pour prendre une taupe à Marseille. Second entracte pour notre collaboration et notre amitié.

Acte 4 : le *Ministère* où je deviens directeur des lycées en 1981, nommé par Alain Savary : un ministre exceptionnel et une occasion exceptionnelle de faire bouger les choses. L'administration dont j'hérite, au demeurant dévouée et compétente, n'est pas taillée pour innover et je cherche à introduire une dose d'imagination et des amis sur lesquels m'appuyer : le DAFCO de Nancy, angliciste de formation et qui avait été le directeur du CRDP dont j'ai parlé plus haut ; et un scientifique qui ne ramènera pas sa science, mais aura des idées sur une organisation généreuse, au service de la pédagogie et des élèves : le portrait de Sam tel que je l'avais vu à Nancy. Il accepte, d'abord à temps partiel pour terminer l'année scolaire, puis à temps plein. Nous reprenons nos rencontres amicales, chez nous et au restaurant, cette fois Maître Paul où il a pris ses habitudes... après Curnonsky. Parmi les dossiers qui lui tiennent à cœur figurent bien sûr la transformation de la section S pour faire croître le nombre de bacheliers scientifiques, et la formation des maîtres. Il découvre les lycées professionnels : il s'en souviendra plus tard, Jean-Louis Piednoir en parlera ; et Daniel Reisz, qu'il fait venir à la direction, de ses conceptions sur l'ensemble des seconds cycles. Ce sujet est celui d'une commission présidée par notre camarade de promotion Antoine Prost, commission de réflexion mais aussi d'animation puisqu'elle organise une consultation de tous les lycées, associant personnels, élèves et parents. Sam en est membre et y laisse le souvenir d'un homme quelque peu bourru, mais aussi bourreau... de travail, sans jamais chercher à se faire valoir. Pour pérenniser la réflexion, il imagine, sur le modèle qu'il avait prévu pour les universités en 68, un réseau à deux dimensions, « horizontale » par type d'établissement et « verticale » par discipline. La seconde marche sur les brisées de l'inspection générale, que l'entourage du ministre veut d'ailleurs transformer. C'est peut-être pour cela qu'il y fait entrer Sam en 1984. Pour moi, ce bouillonnement d'idées se termine la même année avec le départ de Savary. Son successeur a d'autres conceptions. Je ne reste que quelques mois : cette fois, c'est moi qui pars. Sam, lui, agira dans le cadre de l'inspection générale : Eric van der Oord en parlera.

Épilogue. Le 19 octobre 2013, notre promotion scientifique, Ulm et Sèvres, fête son soixantième anniversaire. Sam a voulu cette rencontre. Cela m'a étonné : il n'est pas venu au cinquantenaire et, si cordial dans les contacts directs, il n'a pas l'habitude de prendre des nouvelles de ceux qui vivent loin de lui. J'ai obtenu depuis une explication : pour organiser la transmission de ses biens à ses neveux, il a vendu son appartement marseillais et s'est replié dans son chalet alpin ; mais ses amis qui venaient fidèlement l'y voir ne sont pas là toute l'année, et la mort a éclairci leurs rangs ; il ressent un besoin de renouer. Nous nous retrouvons donc au sommet de la tour Zamansky, le plus beau point de vue sur Paris. Tiens,

Zamansky : jeune professeur à Lille, il avait initié la culture mathématique de Sam ; le Flamand et le Polonais : c'est le Nord ! En 2013, Sam sort d'une longue hospitalisation. Je suis frappé par sa dégradation physique : ses jambes ne le portent plus. Mais intellectuellement, il reste toujours aussi pétillant. Je regrette de n'avoir pas réussi ce jour-là à prendre place à sa table, mais ensuite il a trouvé le temps de me parler comme autrefois : du passé, ce que nous avons fait ensemble et qu'il a poursuivi avec des fortunes diverses ; et du présent, ses occupations d'écriture et tout ce qui lui reste à faire, en particulier pour le dictionnaire de mathématiques qu'il a entrepris.

En vingt minutes, il est impossible d'être exhaustif sur l'ami Sam : j'ai dû sacrifier des aspects non professionnels, comme sa culture historique ou musicale. Même en plusieurs heures, même si j'écrivais un livre, je ne parviendrais pas à faire le tour de sa personnalité : trop de talents divers, de facettes parfois contradictoires. Et une grande discrétion, j'en ai fait l'expérience : à chacun de ses amis, il ne montrait qu'une partie de lui-même, celle dont il pensait qu'elle intéresserait son interlocuteur, peut-être pour ne pas l'écraser de sa richesse intellectuelle. Cela a pu lui jouer de mauvais tours : Pic de la Mirandole n'a pas fait de thèse !

Claude Pair, 26 mars 2015